

1093

C'ÉTAIT GERTRUDE !

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. EUGÈNE VERCONSIN



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1863

Tous droits réservés



PERSONNAGES

RÉNÉ. M. SAINT-GERMAIN.
MADAME DOLORES. M^{lle} PIERSON.

La scène se passe à Paris chez René.

C'ÉTAIT GERTRUDE!

La scène, qui n'occupe qu'un plan, représente un salon à pans coupés. — Au fond, au milieu, une cheminée surmontée d'une glace et garnie d'une pendule marquant une heure, de candélabres, de flambeaux, etc. — Dans le pan coupé de gauche, la porte d'entrée, ouvrant sur un pailier. — Dans le pan coupé de droite, la porte de la chambre à coucher. — A droite, adossé au mur, un petit meuble élégant encombré de livres et renfermant quatre assiettes, un pâté, un verre, une bouteille, deux couverts, nappe, serviettes, etc. — A gauche, adossé au mur, un bureau surmonté d'une étagère et encombré de plans, de mémoires, de livres — Papier, plumes, un marteau. — A l'avant-scène, à droite, un guéridon sur lequel il y a un plateau avec carafe, sucrier, verre et flacon d'eau de fleurs d'oranger vide. — Pince à sucre, petite cuiller. — Feu préparé dans la cheminée. — Une chaise de chaque côté du guéridon. — Une près du bureau.

SCÈNE PREMIÈRE

RENÉ, seul.

Au lever du rideau, la scène est vide, on entend le bruit d'une clef tournant dans la serrure, puis la porte de gauche s'ouvre, et René entre, son bonnet à la main. Il est en costume de pierrot ; son chapeau est déformé et ses vêtements sont en désordre. Il va déposer son bonnet sur la cheminée, s'assied et demeure un instant silencieux et absorbé dans une pensée mélancolique. Tout à coup il se lève et s'adresse au public, comme achevant une phrase mentalement commencée.

... Et cependant je suis sûr que si quelqu'un me voyait, il se dirait : Puisque ce monsieur est en pierrot, ce monsieur est gai ; c'est un farceur, un boute-en-train, un diable à quatre, un... Eh bien, pas

Toutes les indications sont prises de la salle.

du tout ! Je ne suis rien de tout cela. Je suis... je suis architecte, de profession, et mélancolique, de caractère ; et voici comment il se fait... (Il s'assied.) Hier, j'étais à ma fenêtre, fumant un cigare innocemment et examinant, comme architecte, le balcon de l'étage inférieur, lorsque j'aperçus ma nouvelle voisine, une jeune veuve... une dame Dolçrès, une Espagnole probablement... Je constatai... comme architecte .. qu'elle est admirablement bâte... (se reprenant.) admirablement faite, et j'ajoutai... comme homme, que je voudrais bien lui être présenté... mais le moyen ? Je songeais déjà, faute de guitare, à corrompre sa camériste (il se lève), lorsqu'il y a une heure, en rentrant chez moi, j'entends la porte de l'étage inférieur s'ouvrir doucement, et j'entrevois ma voisine, en domino et masquée, descendre furtivement l'escalier... Je la suis dans l'ombre ; une voiture l'attendait dans la rue ; j'avise un coupé qui passait par miracle, et, dix minutes après, nous nous arrêtons devant le péristyle de l'Opéra... Elle allait... nous allions au bal de l'Opéra... (Avec regret.) Je m'étais fait une autre idée de ma voisine... enfin !... Nous n'étions pas dans la salle depuis cinq minutes que je l'abordais par cette phrase banale : « Je te connais. » « Fus-êtes donc de Strasburg ? » me répond-elle avec l'accent alsacien le plus pur. (Avec regret.) Je m'étais fait une autre idée de l'accent d'une femme d'origine espagnole.. bien qu'à vrai dire l'Alsace ait appartenu à l'Espagne... enfin !... J'allais répliquer, quand un Turc, un homme superbe, vient adresser la parole à mon Hispano-Alsacienne et semble même trouver mauvais de la voir à mon bras. — Je me ris de sa prétention, il m'injurie ; je me fâche, il me... (faisant le geste d'un homme qui donne un coup de poing) bouscule ; je le... (même geste) bouscule à mon tour... Bagarre générale, à l'issue de laquelle je me trouve séparé de mon domino et finalement expulsé de la salle, avec mon Turc... que je dois retrouver ce matin au bois de Vincennes... on devine pourquoi. (Avec regret.) Je m'étais fait une autre idée des plaisirs du bal de l'Opéra... enfin ! (En ce moment, on entend un nouveau bruit de clef dans la serrure.) Quel est ce bruit ? Parbleu ! on essaye d'ouvrir ma porte, on crochète ma serrure... (Une heure sonne à la pendule.) Une heure ! C'est l'heure des crimes. Que faire ? crier au voleur, il s'enfuira... non, point de bruit, point

de violence, attendons-le et tuons-le roide, quand il entrera. (Il prend la pelle de sa cheminée.) A défaut d'autres armes, à feu, prenons cette pelle... à feu... Le misérable ! l'entendez-vous travailler ? (Il écoute, le bruit a cessé...) Ah ! non... je n'entends plus rien... Le malheureux paraît renoncer à sa coupable entreprise... La voix de la conscience a parlé en lui... (Le bruit recommence.) Mais il ne l'a pas écoutée... et comme il arrange ma serrure, grand Dieu !... Ah ! il se soucie bien que les réparations locatives incombent au locataire... Ah ! la clef joue, la porte s'ouvre, frappons sans scrupule... (Il se place près de la porte de gauche et lève sa pelle. En ce moment, une femme entre, sans le voir, et va tomber plutôt que s'asseoir sur la chaise qui est à gauche du guéridon, sur lequel elle dépose son bongeoir *.)

SCÈNE II

RENÉ, MADAME DOLORÈS.

RENÉ, à part.

Une femme !

MADAME DOLORÈS.

Enfin !

RENÉ, avec reproche.

Une femme se livrer à une pareille industrie !

MADAME DOLORÈS se retourne et aperçoit René armé de sa pelle et dans une position menaçante.

Grand Dieu ! à l'assassin !

RENÉ.

Comment ! à l'assass... mais du tout, madame ! (A part.) Tiens ! c'est ma voisine... mon Espagnole d'Alsace... déjà revenue du bal !

MADAME DOLORÈS, examinant l'appartement.

Mais je ne suis pas chez moi.

RENÉ.

Non, madame, vous êtes chez... Vous vous êtes trompée d'étage ; semblable erreur m'est arrivée dernièrement avec mon voisin

* René, madame Dolorès.

de dessus. La similitude des portes... et puis vous paraissiez fort troublée.

MADAME DOLORÈS.

En effet, monsieur, une mésaventure...

RENÉ, à part.

Notre bagarre de l'Opéra...

MADAME DOLORÈS.

Au moment où je descendais de voiture, des hommes de mauvaise mine m'ont fort effrayée.

RENÉ, à part.

Bon ! elle veut conserver l'incognito. Elle a ôté son domino et son loup, mais elle garde le masque moralement.

MADAME DOLORÈS, reprenant son bougeoir.

Il me reste à vous faire mes excuses.

RENÉ, vivement.

Mais, madame !... prenez au moins le temps de vous remettre et veuillez accepter...

MADAME DOLORÈS.

Quoi donc, monsieur ?

RENÉ.

Un verre d'eau sucrée... à la fleur d'oranger... c'est un calmant.

MADAME DOLORÈS, refusant.

Je vous remercie.

RENÉ, insistant.

Madame, mes intentions sont pures... comme ce verre d'eau. (Il prépare un verre d'eau.) Donnez-vous la peine de vous asseoir. (Elle s'assied à droite du guéridon.) Allons ! bon ! je n'ai plus de fleur d'oranger. (Il lui offre le verre d'eau et le sucrier.)

MADAME DOLORÈS.

Vous êtes mille fois bon, monsieur... (Elle va pour boire, René l'arrête.) Eh bien !

RENÉ.

Ah ! prenez garde, madame... le sucre n'est pas fondu... ayez la patience de laisser fondre le sucre.

MADAME DOLORÈS.

Vous voyez, j'obéis. (Elle agite son eau sucrée.)

RENÉ, à part, s'asseyant.

Ce que j'admire, c'est le talent avec lequel elle contrefait l'accent parisien, pour une Alsacienne.

MADAME DOLORÈS.

Mais j'en suis à me demander comment j'ai pu, avec ma clef, car c'est bien ma clef...

RENÉ.

Une économie du propriétaire, qui aura fait fabriquer toutes ses serrures sur le même modèle. Cela se pratique ainsi dans beaucoup de maisons nouvelles.

MADAME DOLORÈS, effrayée.

Eh bien, l'on est en sûreté chez soi.

RENÉ, riant.

Le fait est que je vous avais prise pour un affreux bandit... quand je dis affreux, et que j'allais... (A lui-même.) Malheureux ! (Il reporte sa pelle à la cheminée.)

MADAME DOLORÈS.

Comment ! (Elle remarque le costume de René.) Mais quel étrange costume avez-vous là ?

RENÉ, à part.

Ah bahl... Elle ose faire allusion... Les femmes sont étonnantes d'aplomb quand elles ne se croient pas reconnues. (D'un air dégagé.) Vous le voyez, madame, c'est un costume de pierrot... J'arrive du bal de l'Opéra.

MADAME DOLORÈS, froidement.

Ah !

RENÉ, avec intention.

Oui. J'y ai même esquissé une curieuse aventure...

MADAME DOLORÈS, à part.

Est-ce que ce monsieur va me raconter ses fredaines? (Elle boit son verre d'eau.)

RENÉ.

Que faites-vous, madame?

MADAME DOLORÈS.

Ah! cette fois, le sucre est fondu.

RENÉ, avec insistance.

Une curieuse aventure avec une jeune Strasbourgeoise... de Strasbourg.

MADAME DOLORÈS, prenant son bougeoir.

Naturellement. (Elle se lève et passe à gauche *.)

RENÉ, affectant l'accent alsacien.

De Strasburg. Fus n'êtes pas de Strasburg, madame?

MADAME DOLORÈS.

Non, monsieur, et je ne connais personne... (Se souvenant.) Ah! si, je connais ma femme de chambre qui est de cette ville.

RENÉ, interdit.

Votre femme de...

MADAME DOLORÈS.

Chambre... dont vous venez de me rappeler la déplorable prononciation...

RENÉ, à part.

Que dit-elle?

MADAME DOLORÈS.

Encore une fois, monsieur, veuillez agréer mes remerciements.

RENÉ.

Pardon, madame... mais comment se fait-il, qu'ayant votre femme de chambre, vous ne sonnerez pas tout à l'heure à votre porte?...

MADAME DOLORÈS.

La pauvre fille m'a demandé la permission d'aller passer vingt-quatre heures chez une de ses parentes.

* Madame Dolorès, René.

RENÉ, à part, entrevoyant la vérité.

Saprelotte!...

MADAME DOLORÈS.

A Saint-Germain.

RENÉ.

A Saint-Germain l...

MADAME DOLORÈS.

En Laye.

RENÉ.

En Laye l... Ah !

MADAME DOLORÈS.

Mais que vous importe?

RENÉ.

Comment ! que m'importe ! (A part.) Ah ! non, diable !... Qu'elle ignore toujours...

MADAME DOLORÈS.

Vous dites?...

RENÉ, troublé.

Je dis : au fait, que m'importe... et vous comprenez que personnellement il m'importe peu... sauf l'intérêt que je vous porte ..

MADAME DOLORÈS.

Bonsoir, monsieur l...

RENÉ.

Permettez que je vous reconduise jusqu'à votre porte. (Il prend son bougeoir.)

MADAME DOLORÈS.

Vous voyez bien que j'ai mon bougeoir.

RENÉ.

Au fait, je vois bien que vous avez votre bougeoir... il est donc inutile que je prenne mon bougeoir... Après cela, abondance de bougeoirs... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis.

MADAME DOLORÈS, sortant.

Ne vous dérangez pas, monsieur.

SCÈNE III

RENÉ, seul, il tombe déconcerté sur un fauteuil près de la cheminée.

C'était la femme de chambre!... J'ai suivi la femme de chambre, la vraie, la seule Alsacienne que, dans ma stupide erreur, j'ai pu confondre avec sa ravissante, sa vertueuse maîtresse... Profanation ! Du reste, je suis puni comme je le mérite. J'ai un duel pour une... je l'avais oublié, mais j'en ai un... un duel pour une mari-torne ! un duel absurde, inavouable... (Avec conviction.) C'est bien fait, mon gaillard ! et je suis enchanté... (Changeant de ton.) Eh bien, non ! je ne suis pas enchanté du tout. Ce duel, tout ridicule qu'il est, peut avoir des conséquences funestes. (Il ôte son pantalon de pierrot.) Veux-tu bien quitter cet oripeau, imbécile ! veux-tu bien rentrer dans ta redingote et dans ta dignité.

LA VOIX DE MADAME DOLORÈS, au dehors.

Mon Dieu ! mon Dieu !

RENÉ, ouvrant sa porte et parlant à la cantonade.

Qu'y a-t-il, madame ?

MADAME DOLORÈS, hors de vue.

Il y a que je ne puis ouvrir ma porte, monsieur ; j'introduis bien la clef dans la serrure, seulement...

RENÉ.

Seulement quoi ?

MADAME DOLORÈS.

Seulement je ne puis la faire tourner.

RENÉ.

Vous l'aurez faussée... (Au public.) Elle l'aura faussée en détériorant ma serrure ! (A la cantonade.) Ne forcez rien, madame, je m'en vais... (Madame Dolorès paraît.)

SCÈNE IV

RENÉ, MADAME DOLORÈS.

MADAME DOLORÈS, désolée.

Ma clef ne joue plus du tout, monsieur... (Elle la lui présente.)

RENÉ.

Je le crois bien, elle est tordue... sans être serrurier, je vais essayer de la redresser. (Il prend un marteau et frappe tantôt sur la clef, tantôt sur ses doigts *.)

MADAME DOLORÈS.

Que d'excuses je vous dois !

RENÉ.

Ne dites pas ces choses-là, madame ! Si vous saviez combien je m'estime heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose... (Avec élan.) Car je vous dois une réparation... je ne parle pas de celle de votre clef.

MADAME DOLORÈS.

Je ne vous comprends pas.

RENÉ.

Moi, je me comprends.

MADAME DOLORÈS.

Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous cause une foule d'ennuis.

RENÉ, se relevant.

Des ennuis, vous ! (Au public, avec enthousiasme.) Elle !... un ange ! Je ne la connais pas, mais je suis sûr que c'est un ange ! (A Dolorès.) Et si je vous disais, madame, que votre présence, loin de m'être importune, me fait du bien au contraire, qu'elle me rassérène, me distrait de mes sombres préoccupations.

MADAME DOLORÈS, souriant et faisant allusion à son costume.

Vous avez de sombres préoccupations, vous, monsieur ?

RENÉ.

Ah ! oui, vous dites cela à cause de mon costume. Allez, madame, l'habit ne fait pas le... pierrot. (Solennellement.) J'ai l'habit d'un pierrot, mais je n'en ai pas l'âme. (Il reprend le travail de la clef ; à lui-même.) Et quand je songe à ma folle conduite...

MADAME DOLORÈS, faisant allusion à sa clef.

Parvenez-vous à la redresser ?

* René, madame Dolorès.

RENÉ, tout à sa pensée.

Ma conduite?... Pardon, votre clef... cela commence, madame... Quand je songe aux suites qu'elle peut avoir... ma conduite...

MADAME DOLORÈS, à part.

Il est un peu décousu dans ses idées...

RENÉ.

Je crois que l'on a fait une comédie de ce titre : *Les suites d'un bal masqué*. Je ne l'ai jamais vue ; mais je la conçois, je la ferais même, bien que je ne sois pas auteur dramatique.

MADAME DOLORÈS.

Pardon, monsieur, pourquoi... ?

RENÉ, se méprenant.

Parce que je suis architecte ; seulement ma comédie à moi ne serait pas une comédie, ce serait un drame... sanglant peut-être.

MADAME DOLORÈS.

Veuillez m'expliquer...

RENÉ, avec un soupir.

Ne me demandez pas la clef de ce mystère... ne me demandez pas... (Changeant de ton.) Je crois que la vôtre est remise en état et je vais essayer... mais ne descendez pas encore, madame, la bise est glaciale dans l'escalier, et si elle n'allait pas... (Il sort en laissant la porte ouverte.)

SCÈNE V

MADAME DOLORÈS, seule.

Décidément, mon voisin est un fort galant homme ! Je le crois distrait, par exemple, et d'humeur légèrement bizarre ; mais n'importe, ma reconnaissance lui est à jamais acquise. (A la cantonade.) Eh bien, monsieur ?

RENÉ, hors de vue.

Je travaille, madame, je tra... oh ! sapristi !

MADAME DOLORÈS.

Qu'avez-vous ? (Moment de silence. René reparait confus et tenant à la main un fragment de clef.)

SCÈNE VI

RENÉ, MADAME DOLORÈS *.

RENÉ.

Je viens de casser votre clef, madame... le reste est dans la serrure.

MADAME DOLORÈS, désolée.

Ah ! monsieur !

RENÉ.

Le ciel m'est témoin que je faisais pourtant tous mes efforts...

MADAME DOLORÈS.

Je ne le vois que trop.

RENÉ.

Vous m'en voulez considérablement ?

MADAME DOLORÈS.

Vous ne le pensez pas... mais que faire à présent ?

RENÉ.

Aller chercher un homme de l'art, à cette heure, il n'y faut pas songer.

MADAME DOLORÈS, résignée.

Il ne me reste qu'à m'établir de mon mieux sur mon palier et à attendre le jour.

RENÉ.

Et vous croyez que je vous laisserai passer la nuit dans l'escalier, exposée aux vents coulis, tandis que je m'enfermerai chaudement dans ma chambre... ce serait scandaleux, madame, et je vous prie de considérer cet appartement comme le vôtre.

* René, madame Dolorès.

MADAME BOLORÈS.

Y songez-vous?

RENÉ.

Si vous redoutez de passer quelques heures dans la compagnie d'un architecte honnête et modéré, c'est moi qui vous céderai la place et qui attendrai l'aube sur mon paillason.

MADAME DOLORÈS.

Du tout, monsieur.

RENÉ.

Ah! rassurez-vous, je prendrai un paletot...

MADAME DOLORÈS.

Mais...

RENÉ.

Deux paletots, un matelas si vous le voulez absolument. Madame, avec deux paletots, un matelas, et le sentiment d'un devoir accompli, on peut très-bien dormir sur un paillason.

MADAME DOLORÈS.

N'y comptez pas, monsieur!

RENÉ, insistant.

Madame!... je ne sais où j'ai lu que nous trouvons l'occasion de faire le mal cent fois dans un jour et celle de faire le bien une fois dans l'année... Laissez-moi donc profiter d'une bonne fortune qui passera trop vite; car il me faudra vous quitter dès les premiers rayons du jour.

MADAME DOLORÈS.

Pourquoi?

RENÉ.

Pour en finir avec une assez fâcheuse aventure. Il s'agit d'un duel.

MADAME DOLORÈS, épouvantée.

Vous avez un duel?

RENÉ.

Hein! moi?... du tout; c'est un de mes amis.

MADAME DOLORÈS, à part.

Il ment, c'est lui.

RENÉ.

Mon meilleur ami, qui se bat ce matin avec un Turc, et dont je suis le témoin.

MADAME DOLORÈS.

Mais c'est abominable !

RENÉ.

Abominable, oui, madame !

MADAME DOLORÈS.

Vous pouvez... (Se reprenant.) Votre ami peut être blessé, ou du moins...

RENÉ.

Tué!...

MADAME DOLORÈS.

Non !

RENÉ.

Si, parbleu !...

MADAME DOLORÈS.

Du tout!... ou du moins il peut frapper son semblable..

RENÉ.

Ah ouï ! il peut aussi frapper son semblable... cette solution serait encore fâcheuse... Et cependant je crois que je la... (se reprenant) que mon ami la préférerait à l'autre... Mieux vaut tuer le Turc que le Turc... Je vais chercher un matelas. (Il sort par la porte de droite.)

SCÈNE VII

MADAME DOLORÈS, seule.

Le malheureux jeune homme!... mais c'est horrible, cela, et il est de mon devoir de tâcher d'empêcher ce duel... Oui, le hasard qui m'a amenée chez lui doit être providentiel, et je ne le quitte pas qu'il n'ait renoncé à ses affreux projets... Mais le moyen d'obtenir

de lui... le plus sûr serait de lui créer quelque obstacle... Si je lui faisais manquer son rendez-vous en retardant la pendule?... Duel reculé est à moitié évité... (Elle va à la pendule.) Une heure et demie... plaçons l'aiguille sur minuit et demie. (René reparait avec un matelas sous le bras.)

SCÈNE VIII

RENÉ, MADAME DOLORÈS *.

MADAME DOLORÈS.

J'accepte votre hospitalité, monsieur.

RENÉ.

A la bonne heure.

MADAME DOLORÈS.

Mais à une condition.

RENÉ.

Faut-il prendre deux matelas?... je les prendrai...

MADAME DOLORÈS.

C'est que vous ne sortirez pas d'ici.

RENÉ.

De mieux en mieux. (Il rejette son matelas dans la pièce voisine.) Croyez, madame, que je n'oublierai pas cette marque de confiance, dont je suis, d'ailleurs, incapable d'abuser. Nous allons passer la nuit comme deux frères... non, comme un frère et une sœur... Si vous avez froid, je vais allumer un bon petit feu. (Il agit en parlant.)

MADAME DOLORÈS.

C'est inutile.

RENÉ, allumant le feu.

Il est préparé... Si vous avez faim, j'ai là quelques reliefs de pâté.

MADAME DOLORÈS.

Je vous remercie, monsieur.

* Madame Dolorès, René.

RENÉ.

Vous faites des cérémonies, mais je vais vous donner le bon exemple; il est fort tard et... (Il regarde la pendule.) Ah ! voilà qui est singulier. Ma pendule, qui indiquait une heure quand vous êtes entrée, ne marque plus à présent que minuit et demi.

MADAME DOLORÈS.

Vous vous trompez.

RENÉ.

Voyez votre montre.

MADAME DOLORÈS.

Elle est arrêtée.

RENÉ.

La mienne va parfaitement... Il est évident que ma pendule se conduit follement. (A part.) Ce n'est pas du reste à moi à lui reprocher ses dérèglements. (Haut.) N'importe, j'étonnerai bien mon horloger quand je lui dirai que sa pendule remonte le cours du temps au lieu de le descendre... (Il remet la pendule à l'heure et allume les bongies de la cheminée.) Nous disons une heure trente-trois minutes.

MADAME DOLORÈS, à part.

Que faire à présent... qu'imaginer ? Non, point de ruses, elles me réussissent trop mal. Je m'adresserai à son cœur, à sa raison... Je vais lui faire un sermon.

RENÉ.

Et maintenant nous allons couper. (Il prend dans le meuble près de la table, un pâté, un pain, une bouteille, des assiettes et des verres, etc.)

MADAME DOLORÈS.

Faut-il vous aider ?

RENÉ.

Je ne souffrirai pas... Si cependant vous voulez vous charger de cette bouteille, du pain aussi... et puis des assiettes... je vais mettre la nappe. (Il agit.)

MADAME DOLORÈS, embarrassée, laisse tomber une assiette.

O mon Dieu !

RENÉ.

Brisée ! (A part.) Serait-ce un présage funeste ? (Galamment, à madame Dolorès.) L'accident n'a pas de gravité .. veuillez prendre un siège et accepter... (Ils s'asseyent, René à droite du guéridon, madame Dolorès à gauche.)

MADAME DOLORÈS.

Non pas... c'est moi qui vous servirai.

RENÉ.

Je ne souffrirai pas... Si cependant vous voulez me donner un peu de vin. (Elle lui verse du vin pendant qu'il ouvre le pâté.)

MADAME DOLORÈS.

Et maintenant revenons à votre duel.

RENÉ.

Au duel de mon ami, voulez-vous dire. A quoi bon nous occuper d'un écervelé qui, oubliant que des mœurs décentes sont l'apanage d'un architecte....

MADAME DOLORÈS, vivement.

Vous dites ?

RENÉ.

Mon ami est architecte, comme moi... Tous mes amis sont architectes... (A part) C'est drôle ! je n'ai pas faim... Si vous voulez me donner un peu d'eau ? (Elle le sert.) A quoi bon, dis-je... (A part.) Je n'ai pas soif non plus... (Haut.) A quoi bon nous occuper d'un écervelé qui, oubliant que des mœurs décentes... car je vous supplie de croire que, dans l'architecture, nous n'avons pas l'habitude de semblables équipées. Pour ma part, c'était la première fois que j'allais au bal de l'Opéra.

MADAME DOLORÈS, vivement.

Où vous vous êtes querellé.

RENÉ.

Où je me suis querellé.

MADAME DOLORÈS.

Vous vous êtes trahi, monsieur.

RENÉ.

Comment ?

MADAME DOLORÈS.

C'est vous qui vous battez.

RENÉ.

Mais... Eh bien, oui, madame, c'est moi qui me bats, et pour une femm... euse absurdité.

MADAME DOLORÈS.

Puisque vous reconnaissez vous-même que ce duel est insensé, il faut y renoncer.

RENÉ.

Y renoncer ? mais c'est impossible !

MADAME DOLORÈS.

Eh quoi ! il vous est impossible d'aller trouver votre adversaire et de lui dire : « Monsieur, nous nous sommes conduits comme deux fous, pardonnons-nous réciproquement. »

RENÉ.

Vous parlez de ces choses avec votre bon petit cœur, vous autres femmes, tandis que nous les traitons avec notre amour-propre, nous autres hommes.

MADAME DOLORÈS, avec animation.

Mais vous n'avez pas le sens commun, vous autres hommes !

RENÉ, de même.

Mais je le sais bien, madame ; et c'est à cause de cela que je me trouverai dans quelques heures au bois de Vincennes, en face de mon ennemi.

MADAME DOLORÈS.

Ainsi vous allez jouer avec votre existence sans souci de votre famille, de...

RENÉ.

Je suis seul, et, de ce côté, du moins, mon trépas n'affligera personne.

MADAME DOLORÈS.

Ah! voilà une mauvaise parole pour vos amis. (Avec reproche.)
Pour tous ceux qui s'intéressent à vous. (Elle se lève.)

RENÉ*.

Plait-il?... (Il se lève.) Voyons, madame, ne m'attendrissez pas. Ce n'est pas bien, cela, de tâcher de m'amollir quand j'aurais besoin d'être tonifié au contraire; car je ne sais pas mentir, madame: je n'afficherai pas des appétits sanguinaires qui n'ont jamais été dans mon tempérament. Loin de là, je suis un jeune homme de paix et de concorde, et mes sympathies sont acquises depuis longtemps à M. Cobden. C'est vous dire que j'irai sur le terrain sans le moindre enthousiasme.

MADAME DOLORÈS.

Eh bien?

RENÉ, avec fermeté.

Mais j'irai cependant et je compte même faire assez bonne figure devant mon inconnu; car je ne le connais pas, je ne sais qu'une chose, c'est qu'il était déguisé en Turc, un Turc malhonnête, mais d'assez noble tournure. J'ai même négligé de regarder la carte de ce polisson quand il me l'a remise. (Il tire une carte de la poche de son gilet.)

MADAME DOLORÈS.

Voyons!

RENÉ.

La voilà. Ai-je affaire à un membre du Jockey-Club ou à un chef de rayon au *Petit Saint-Thomas*, c'est ce que j'ignore encore... (Madame Dolorès, qui s'est emparée de la carte, la jette rapidement dans le feu.)
Eh bien, que faites-vous, madame?

MADAME DOLORÈS.

J'empêche un duel insensé. (René se précipite vers le feu malgré madame Dolorès et en retire la carte déjà consummée **.)

* René, madame Dolorès.

** Madame Dolorès, René.

RENÉ.

Brûlée !... anéantie !... Mais vous me déshonorez. (Il laisse tomber la carte noircie sur le guéridon.) Ah ! madame ! madame !

MADAME DOLORÈS.

Calmez-vous !

RENÉ.

Mais sachez donc qu'en ma qualité d'offensé, c'est moi qui dois tout à l'heure expédier mes témoins chez ce monsieur, et voilà que, grâce à vous, je ne sais plus où les expédier.

MADAME DOLORÈS, à part.

Je l'espère bien !

RENÉ.

Mon adversaire va croire que j'aime mieux garder mon insulte que de la venger... (S'animant.) Il s'imaginera que j'ai peur de lui, et sera en droit, quand il me rencontrera, de me livrer à la raillerie de mes concitoyens.

MADAME DOLORÈS.

Vous lui prouverez alors...

RENÉ.

Mais écoutez-moi donc jusqu'au bout : Mon adversaire avait un faux nez, qui le rendait méconnaissable, tandis que j'allais à nez découvert, moi ; de sorte qu'il me reconnaîtra, tandis que je ne le reconnaîtrai pas ; qu'il rira, tandis que je ne rirai pas... (Exalté.) Par la sambleu ! comme disaient nos pères, malheur à tous ceux qui souriront seulement, en me croisant dans la rue, car je les souffletterai !

MADAME DOLORÈS.

Voyons, monsieur...

RENÉ.

Je les souffletterai, oui, madame ; car j'aurai lieu de croire que j'ai trouvé mon ennemi, ou l'un des nombreux drôles auxquels il va raconter mon aventure... Ah ! vous avez voulu étouffer un duel ! Eh bien, vous en aurez semé un nombre incalculable ! (Il marche à grands pas.) J'aurai mon petit duel tous les matins, comme feu

Jean Gigon. Je ne sais où j'ai lu qu'un monsieur avait eu trois duels le même jour : le premier, parce qu'on l'avait regardé en face ; le deuxième, parce qu'on l'avait regardé de travers et le troisième... parce qu'on ne l'avait pas regardé du tout... Eh bien, je comprends ce monsieur-là, j'approuve sa noble susceptibilité...

MADAME DOLORÈS.

Et vous prétendez être pacifique !

RENÉ.

Comme un agneau ; mais l'agneau lui-même, lorsque son honneur est en jeu, est capable... d'un coup de tête.

MADAME DOLORÈS.

Eh bien, j'ai eu tort !

RENÉ.

Grand tort, madame ! et il est heureux pour vous que vous ayez perdu monsieur votre mari, car je me serais vu obligé de m'en prendre à lui.

MADAME DOLORÈS.

Comment !

RENÉ.

A propos, madame, vous n'auriez pas un fiancé ? le moindre fiancé ?

MADAME DOLORÈS.

Moi ?

RENÉ.

Vous êtes assez belle pour qu'il se trouve nombre de prétendants à la vacance qui s'est produite... (Menaçant.) Et si je le soupçonnais...

MADAME DOLORÈS, effrayée.

Je n'ai pas le moindre prétendant, monsieur.

RENÉ.

C'est bien heureux pour lui, car je ne lui pardonnerais pas, à celui-là surtout... à celui-là surtout. (Il frappe sur le guéridon et fait voler la carte brûlée.) Qu'est-ce que cela ? Les lettres reparaissent sur la carte brûlée. (Il épèle.) Re.. naudot, ..apelier. (Riant.) Suis-je bête !... c'est la carte de mon chapelier qui m'avait remis sa nouvelle adresse... (Avec joie.) Ce n'est pas celle de mon Turc... vous êtes trompée de carte.

MADAME DOLORÈS.

Que dit-il ?

RENÉ.

Je me souviens à peine que j'ai englouti l'autre dans la poche de mon pierrot. Tout est sauvé !

MADAME DOLORÈS, à part.

Tout est perdu !...

RENÉ.

J'ai retrouvé mon duel ! Ah ! la bonne chose de retrouver un duel qu'on croyait perdu ! (Il va reprendre sa veste de Pierrot.) Les duels ressemblent aux liqueurs fortes : tout d'abord on ne les aime pas ; mais une fois qu'on y a pris goût, on ne peut plus s'en passer *.

MADAME DOLORÈS.

Et ne pouvoir rien faire pour...

RENÉ, revenant près de Dolorès.

Si fait, madame, vous pouvez me rendre un service

MADAME DOLORÈS.

Parlez !

RENÉ.

Tout à l'heure, lorsque je vous disais que j'étais seul, je calomniais une excellente tante qui me porte une affection toute maternelle... Eh bien, j'ose vous prier, si un malheur arrivait, d'aller la trouver et de lui raconter la catastrophe gentiment, avec ménagement...

MADAME DOLORÈS.

Je vous le promets !

RENÉ.

Je vous remercie, ma voisine, et je vous prie de me pardonner ce petit mouvement de vivacité qui m'est échappé tout à l'heure. (Voyant que madame Dolorès essuie ses yeux.) Eh bien, qu'avez-vous ?

MADAME DOLORÈS.

Non. Je ne puis cacher mon émotion. Après tout et, malgré vos vivacités, vous vous êtes montré si bon à mon égard !

RENÉ, gagné par l'émotion.

Le fait est que je me suis montré assez bon à votre égard.

* René, madame Dolorès.

MADAME DOLORÈS.

Si serviable !

RENÉ, plus ému.

Le fait est que je me suis montré assez serviable. (A part)
Comme ces Espagnoles comprennent les choses de cœur !

MADAME DOLORÈS.

Si dévoué !

RENÉ.

Le fait est... (Changeant de ton.) Sapristi, madame, ne m'attendrissez pas, et laissez moi chercher la carte de mon Turc... (Il fouille dans une poche de son pierrot.)

MADAME DOLORÈS.

Vous ne m'avez pas donné le nom de madame votre parente.

RENÉ.

C'est juste... (Fouillant dans la seconde poche.) Elle est dans l'autre !

MADAME DOLORÈS.

Vous dites ?

RENÉ.

Ah ! pardon... madame de Marsay.

MADAME DOLORÈS, vivement.

De Marsay, rue de Grammont ?

RENÉ, cessant de chercher la carte.

Tiens ! vous connaissez ma tante ?

MADAME DOLORÈS.

C'est chez elle que je me suis tant attardée hier soir.

RENÉ.

Chez ma tante... Et je n'y étais pas. (A part.) Comme on a tort de négliger sa famille... Haut) Ah ! vous connaissez ma tante ! (Il tire machinalement une carte de la poche de son pierrot.) Tiens, la voilà !

MADAME DOLORÈS, se retournant.

Votre tante ?

RENÉ.

Non, la carte, de mon Turc.

MADAME DOLORÈS, timidement.

Voyons !

RENÉ.

Ah ! non, par exemple ! plus jamais... je connais vos habitudes.
(IIIIT.) Monsieur le comte ! (Avec satisfaction. Parlé.) C'est un comte !
Eh bien, cela ne m'étonne pas. Il était distingué... malhonuête,
mais distingué... (Lisant.) M. le comte de Verne. (A part.) Fichtrel.

MADAME DOLORÈS.

Ciell mais ce comte de Verne est l'homme de Paris le plus renommé pour ses duels.

RENÉ, sérieux.

En effet, il est assez renommé pour ses duels.

MADAME DOLORÈS.

Le plus dangereux !

RENÉ, de même.

Il est assez dangereux aussi... mais vous savez, madame, que ces redoutables duellistes sont quelquefois, pas souvent, pas assez souvent, punis par la main d'un novice, et, sans remonter bien haut dans l'histoire, nous lisons que David a tué Goliath avec un simple caillou... (avec un geste explicatif) du temps des guerrès de la Fronde. Peut-être, suis-je destiné, comme David... Allons, adieu, ma voisine, adieu !

MADAME DOLORÈS.

Monsieur !... (A part.) Ah ! c'est affreux de voir un honnête jeune homme s'en aller à une mort certaine.

RENÉ, avec effort.

Portez-vous bien, ma voisine.

MADAME DOLORÈS, à part.

Ah !... (Haut.) O mon Dieu ! monsieur René !... ah ! monsieur !..
(Elle chancelle et tombe dans un fauteuil.)

RENÉ.

Eh bien, qu'avez-vous, madame ?... (A part.) Elle se trouve mal ! en voilà bien d'une autre !... (Haut.) Madame !... (A lui-même.) Une femme évanouie chez moi ! un duel qui m'attend dehors ! Quelle situation, mon Dieu ! Vite, des sels ! (Il fouille ses tiroirs.) Je n'en ai pas... Du vinaigre !... je n'en ai pas. De l'eau ? (Il court à sa carafe.) Je n'en ai plus ! ô les ménages de garçon ! Elle a peut-être besoin d'être saignée.

MADAME DOLORÈS, se relevant, sans être vue de René.

Hein ! (Elle reprend sa position.)

RENÉ.

Et je n'ai pas de lancette non plus ! Que faire ? appeler du secours, c'est la compromettre. Qui croirait aux circonstances exceptionnelles et pourtant bien naturelles qui l'ont amenée à passer la nuit chez moi... C'est qu'elle est très-évanouie... Elle est charmante ainsi... Madame. (Il frappe dans les mains de madame Dolorès.) Madame !... J'ai beau frapper dans ses mains... dans ses jolies petites mains, elle ne bouge pas... j'ai pourtant vu ce procédé réussir constamment au théâtre... Constamment, au théâtre, lorsqu'une femme est évanouie, on frappe dans ses mains, elle revient à elle et... (Frappé d'une idée.) Ah ! je me souviens aussi d'avoir vu dans je ne sais quel drame, à la Gaité... non, à l'Ambigu... un jeune homme... c'était peut-être au Cirque... un jeune homme rappeler son amante à la vie en déposant un baiser sur son front... Si j'osais ?... (avec conviction) mais je dois oser... mais c'est mon devoir d'oser, et, dût la chose m'être extrêmement... agréable, je la ferai... voilà comme je suis, moi ! (Il embrasse madame Dolorès.)

MADAME DOLORÈS, se relevant et passant à gauche.

Eh bien, monsieur !

RENÉ, à part.

Le moyen est excellent ! je le recommande. (Haut.) J'étais en train de vous rappeler à la vie, madame. (A ce moment on frappe à la porte.)

MADAME DOLORÈS.

On a frappé.

RENÉ.

Qui peut venir chez moi à cette heure ?

UNE VOIX, au dehors.

Une lettre pressée pour M. René.

MADAME DOLORÈS.

Ouvrez !

UNE VOIX.

M. René !

RENÉ.

C'est moi ! (Il prend une lettre que lui remet un commissionnaire et referme la porte ; à madame Dolorès.) Vous me permettez, madame ?

MADAME DOLORÈS.

Sans doute ! c'est peut-être une lettre de votre adversaire.

RENÉ.

C'est peut-être une lettre de mon adversaire. (Décachetant la lettre et lisant à demi-voix.) « Monsieur, la présente est pour vous informer que je suis un grand misérable ! » (Parlé.) Hein ! serait-ce le comte de Verne qui se traiterait de... ? Voyons la signature... Lisant.) « Bourguignon, cocher ! » (Parlé.) Cocher ! que signifie ?... je n'ai pas d'ami dans cette catégorie. (Il reprend sa lecture.) « Que je suis un grand misérable ! Gertrude m'a tout expliqué, vous ne lui faisiez pas la cour hier à l'Opéra... » (Parlé.) Grand Dieu ! c'était avec un... mon rival était un cocher ! Et moi qui le trouvais distingué ! Comme le costume de Turc vous avantage, mon Dieu ! (Il gesticule avec désespoir.)

MADAME DOLORÈS, à part.

Il paraît plus irrité que jamais.

RENÉ, avec amertume.

Après cela, ma conquête était une femme de chambre, une Gertrude ! c'était Gertrude ! Il était logique que mon adversaire fût... ce qu'il est. Je reste conséquent dans ma dégradation ! Lisant.) « Ce qui me chiffonne le plus. » (Parlé.) Voyons ce qui le chiffonne. (Lisant.) « C'est que je vous ai remis la carte du comte de

Verne, mon maître... » (Parlé.) Voilà ! voilà !... (Lisant.) « Parce que j'ai cru que vous alliez filer doux en la lisant, comme j'ai vu la chose arriver souvent avec d'autres. » (Parlé.) Il en a l'habitude, le malheureux ! (Lisant.) « Au nom du ciel, monsieur, ayez pitié de moi ! Ne brisez pas la carrière d'un honnête cocher, monsieur ; qui a dix ans de loyaux services, monsieur ; qui défie tous les cochers de Paris de conduire un attelage comme lui, monsieur, qui est attaché à ses maîtres, monsieur ; enfin, qui aime ses chevaux comme lui-même... avec lesquels... il a l'honneur... » (Parlé.) Mais il est idiot, cet animal-là. (Se tournant vers Dolorès.) Si vous saviez, madame ?...

MADAME DOLORÈS.

Eh bien ?

RENÉ, à part.

Ah ! non, diable ! Qu'elle ignore toujours ! (Haut, avec dignité.) Madame, mon adversaire fait les premiers pas dans la voie de la conciliation, que faut-il faire ?

MADAME DOLORÈS, vivement.

Il faut lui tendre la main.

RENÉ.

La main ! (A part.) Le pied tout au plus !... (Haut.) Vous me désarmez, madame.

MADAME DOLORÈS, lui tendant la main.

C'est bien, cela.

RENÉ.

Demain, je compte aller voir ma tante ; n'aurais-je pas le plaisir de vous rencontrer chez elle ?

MADAME DOLORÈS.

Mais, monsieur !

RENÉ.

Nous parlerions de cette nuit étrange, du hasard qui nous a rapprochés, de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner, de...

MADAME DOLORÈS.

De votre jeune Strasbourgeoise.

RENÉ, avec éclat.

Oh! par ce que vous avez de plus sacré au monde, ne me rappelez jamais la plus odieuse aventure!... (Doucement.) Nous aurons tant d'autres sujets de conversation... Et, tenez : certain projet qu'avait conçu ma tante sur moi et sur une jeune veuve de ses amies.

MADAME DOLORÈS, souriant.

Prenez garde de bâtir des châteaux en Espagne.

RENÉ.

Je suis architecte, madame, et... vous êtes Espagnole...

MADAME DOLORÈS.

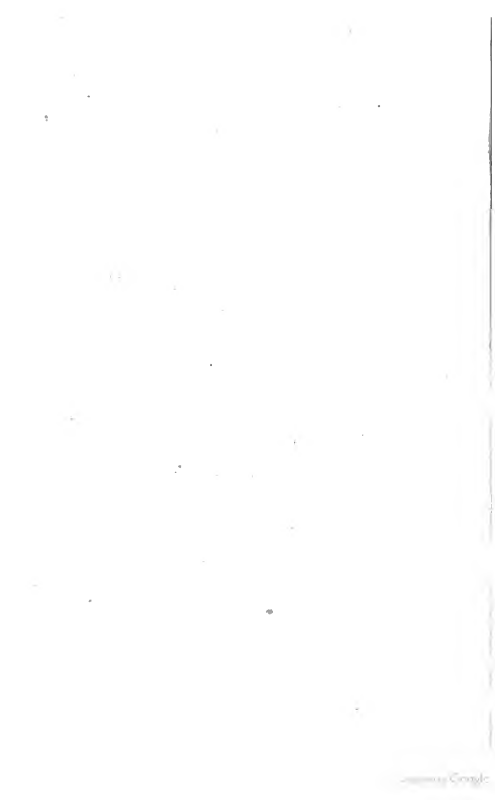
Monsieur !

RENÉ.

Pardon, madame, voici le jour, je vais chercher un serrurier.
(Il se dirige vers la porte d'entrée, le rideau baisse.)

FIN

N.° d' invent: ~~148~~ 31093



LA RAISIN

COMÉDIE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial
de l'Odeon, le 20 octobre 1855.

